FRC.15421 B.

Case
FRC
15470

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE CITOYEN BRUGIÈRE,

CURÉ DE S.-PAUL (1),

Le 17 juillet 1796,

Dans l'Eglise des Annonciades.

M. T. C. F.

Dimanche dernier, jour mémorable où j'eus la consolation et le bonheur de vous être réuni, je m'étois proposé d'acquitter un devoir bien cher à mon cœur : celui de la sensibilité et de la reconnoissance. La foiblesse de mes organes y mit un obstacle invincible. Par la grace de Dieu, mes forces aujourd'hui secondent ma bonne volonté, et je m'empresse de venir vous exprimer de vive voix les sentimens les plus justes et les plus sincères dont je suis vivement pénétré. On ne m'a pas laissé ignorer les craintes et les inquiétudes que vous a données une maladie grave, dont l'issue paroissoit annoncer des suites funestes. On m'a appris, avec le plus grand intérêt, avec quelle sollicitude, avec quelles instances vous avez levé les mains au ciel pour détourner de dessus ma tête le

---

(1) Le hasard nous a fait tomber entre les mains une copie d'un discours prononcé par le cit. BRUGIÈRE, curé de Saint-Paul, lors de son rétablissement d'une maladie grave : nous croyons faire plaisir au public en le lui procurant. Nous nous y sommes déterminés par la seule raison de confondre les traits calomnieux qu'on ne cesse de lancer contre cet honnête curé, et dont les sentimens bien connus méritent l'estime même de ses ennemis.

THE NEWBERRY
LIBRARY

coup fatal qui devoit nous séparer à jamais pour le tems. Sensible à vos vœux, le seigneur a suspendu pour cette fois l'exécution du terrible arrêt porté contre tous les hommes, et auquel aucun ne sauroit échapper tot ou tard. Je suis rendu à la vie, ou plutôt, je dois dire avec le prophète : le Seigneur m'a châtié pour me corriger ; mais il ne m'a point livre à la mort. Votre assiduité et l'espèce de concours à vous assurer chaque jour de ma situation, est la preuve inconstestable de votre attachement pour moi ; elle m'honore infiniment, et elle est l'éloge le plus complet de la sensibilité de vos ames, de la bonté de vos cœurs.

Mais un objet aussi intéressant, et que je voudrois publier sur les toits : on vit autrefois les fidèles de Macédoine pourvoir à la subsistance de leurs frères affligés : imitateurs de leur zèle et de leur charité, votre sensibilité n'a point été une sensibilité stérile. Vous ne m'avez pas seulement prodigué les soins et les attentions, vous m'avez comblé de vos bienfaits ; et par vous-mêmes ou par vos ordres, les secours les plus abondans m'ont été administrés ; des personnes étrangères à une paroisse ont imité votre exemple, et m'ont fait sentir les effets de leurs libéralités. Ces hommes si précieux à l'humanité, que le Ciel a doué du talent si rare de diminuer la masse de nos maux et d'en adoucir l'amertume ; ces hommes à qui il est donné d'arracher leurs semblables au bras meurtrier de la mort ; ces hommes respectables (1) à qui, après Dieu, je suis redevable de la vie, ils ne se sont pas contentés de m'accorder gratuitement les soins

(1) Les cit. Andry et Detaille.

les plus assidus et les plus suivis, ils ont porté le désintéressement jusqu'à me faire les offres les plus généreuses. De tels hommes méritent tous les vœux, tous les suffrages ; de tels hommes sont un riche présent du ciel.

En un mot, M. T. C. F., dans la circonstance fâcheuse où je me suis trouvé, vous avez fait à mon égard, ce que J. C., dans son évangile, recommande si expressément aux riches du siècle. Vous m'avez visité, vous m'avez nourri, vous m'avez vêtu ; et à quelle époque ! dans un tems où les fortunes les plus solides, entièrement renversées, laissent à peine à ceux qui en étoient les propriétaires, les foibles ressources d'une existence précaire. Mais la charité ne sait-elle pas faire des prodiges ? et la foi qui vous éclaire, toujours agissante, toujours animée elle-même par la charité, a trouvé les moyens de suppléer à tout. Comme les saintes femmes de l'évangile, vous n'avez vu que la personne de J. C. même dans la personne de son ministre, tout indigne qu'il en est ; et tout vous a été facile.

Il m'est impossible, M. T. C. F., de me rendre chez chacun de vous individuellement pour vous protester en particulier de toute l'étendue de ma reconnoissance : daignez en accepter le tribut et l'hommage, aux pieds même de ces autels ; je les invoque et je les prends à témoins, que jamais le souvenir de vos bienfaits ne s'effacera de mon esprit. Puisse mon cœur se dessécher à l'instant, si son dernier mouvement ne doit pas être un mouvement de gratitude et de sensibilité. Vous me permettrez cependant de le dire avec franchise, un seul sentiment m'affecte : c'est le regret que j'ai de ne pouvoir pas trouver désormais, comme le grand apôtre, dans le travail de mes

mains, les moyens de ne pas vous être à charge ! Non assurément que je rougisse de l'état de pauvreté où les malheurs des tems et les besoins de l'Etat ont réduit l'Eglise : j'adore en silence les desseins éternels de Dieu sur cette épouse chérie de J. C. ; je bénis sa main bienfaisante de nous ramener au berceau du christianisme : il prit naissance dans l'étable de Béthléem ; et le collège apostolique, la base et le fondement de l'Eglise, ne fut composé que de pauvres pêcheurs. Un Dieu né dans la pauvreté ; un Dieu, pendant sa vie privée, ne vivant avec ses proches, que du travail de ses mains ; un Dieu qui, pendant sa vie publique, dit S. Jérôme, vouloit bien recevoir, dans ses besoins temporels, des secours que lui fournissoient des femmes pieuses, qu'il avoit comblées de ses trésors spirituels, auroit-il pu autoriser, commander l'éclat trompeur des richesses, ces richesses meurtrières qui, pendant ce long espace de siècles, ont avili, déshonoré et presqu'anéanti son Eglise ? Envoyé pour évangéliser les pauvres, il fut toujours pauvre lui-même ; ses apôtres, qu'il a envoyés, devoient être dans un tel dénuement, qu'il leur étoit défendu de porter même du pain et de l'argent. Ceux qui se glorifient d'être les successeurs des apôtres, oseroient-ils se plaindre de ce que, dans sa miséricorde, la providence les rappelle à leur institution primitive ? Cet esprit de pauvreté qui les révolte, et dont ils rougissent, étoit encore dans sa première vigueur au 4me, au 5me siècle ; on voyoit un Augustin vêtu simplement, ne faire servir sur sa table que des légumes ; le grand Basile ne portoit jamais sur son corps que le même vêtement ; et tel étoit, dit St. Jérôme, le détachement de S. Exupère, qu'il étoit réduit à porter la

divine Eucharistie dans un panier d'ósier, et le sang de J. C. dans un vase de terre. La pauvreté fut toujours le caractère essentiel de notre ministère. L'Eglise ne nous nourrit que comme pauvre, disoit l'éloquent Massillon, à de jeunes élèves qu'il formoit au saint ministère de l'évangile. Nourri de ces précieuses maximes, accoutumé à ces grands exemples par la lecture assidue de l'histoire de l'Eglise, dès les premiers tems de ma cléricature, j'avois appris d'ailleurs du grand apôtre, à me contenter de peu, c'est-à-dire, à ne connoître d'autres besoins que ceux du vêtement et de la nourriture. Aussi, M. T. C. F., et je vous prie d'en être bien persuadés, après le titre honorable de votre pasteur, le seul que j'ambitionne, le seul qui soit cher à mon cœur, c'est celui de premier pauvre de cette paroisse. Un disciple de J. C., le chef, le modèle, le père des pauvres, peut-il former de vœu plus légitime que celui de marcher sur les traces de son maître? Quelle gloire plus réelle, plus solide, peut-il ambitionner, que celle de lui être parfaitement semblable?

Je le répète avec bien de la satisfaction, M. T. C. F., quelle consolation pour moi de me retrouver parmi vous! Je ne puis m'empêcher de rappeler à votre souvenir ces tristes jours, où, victime de l'injustice et de la violence, je fus, pour-ainsi-dire, arraché d'entre vos bras, et précipité dans le sombre séjour du crime et de l'horreur, pour avoir eu le courage de venger les droits de l'Eglise, et défendre sa discipline dans un de ses points les plus importans. Ce précieux souvenir, en excitant notre commune reconnoissance, doit nous faire admirer de plus en plus les desseins de Dieu sur vous et sur moi. Echappé

deux fois, par une protection visible du ciel, à ce tribunal redoutable, à ce tribunal de sang, où il suffisoit d'être innocent pour être conduit à l'échafaud, Dieu n'a semblé me reserver, que pour nous mettre à une épreuve aussi difficile, aussi fâcheuse. Aimable providence ! dans les différentes positions où il vous a plû de me placer, j'ai adoré vos desseins, et sur moi, et sur le peuple chéri que vous m'avez confié : je vous adore aujourd'hui dans la joie pure dont vous comblez mon ame ; je vais reprendre l'exercice des fonctions pastorales, au milieu d'un peuple respectable, d'un peuple sensible, bienfaisant et généreux, d'un peuple reconnoissant et fidèle.

Je sens parfaitement, M T. C. F., tout le poids, l'importance et l'étendue des devoirs que m'imposent, et la charge pastorale, et tout votre attachement. Ces grands devoirs feront désormais mon occupation la plus sérieuse, et avec la grace de Dieu, il la feront jusqu'au dernier soupir de ma vie. Je me dois tout à vous ; les jours que le ciel m'accorde seront tous pour vous : nuit et jour vous serez présens à mon esprit et à mon cœur. Mon zèle, mon activité, mon dévouement, ne connoîtront d'autres bornes que l'étendue de vos besoins. Dans le saint exercice de la prière, dans ces momens précieux, où, parlant à Dieu avec la sainte liberté d'un Moïse, avec l'ardeur, la charité brûlante d'un St. Paul, au nom de l'Eglise, notre mère, au nom de J. C., notre divin chef, je lui exposerai avec confiance vos peines, vos angoisses, vos inquiétudes, vos tribulations ; et sous de si heureux auspices, sous une protection aussi puissante, j'en obtiendrai l'adoucissement de

vos maux. Pères et mères, je solliciterai sans cesse pour vous, un esprit de sagesse, de prudence, de discrétion et de force, qui vous est si nécessaire pour gouverner saintement vos familles... Et vous qui êtes la douce et l'unique espérance de la religion, comme vous serez un jour la chère ressource de l'Etat, jeunesse de l'un et l'autre sexe, vous serez l'objet continuel de toute ma sollicitude; attentif à vous rompre le pain solide de l'instruction, de la saine doctrine, de la pureté de la morale, je ne négligerai aucuns des moyens qui seront en mon pouvoir, pour vous prémunir contre la séduction du siècle et la perversité de ses maximes : pour vous garantir des dangers qui menacent votre innocence, dans ces mauvais jours, où l'impudeur et la licence, le libertinage et l'impiété, lèvent une tête audacieuse, et font les derniers efforts pour détruire, s'il étoit possible, et les mœurs et la religion.... Infortunés de toute espèce, qui gémissez dans vos réduits obscurs, sous le poids de la misère, s'il ne m'est pas donné d'en alléger la pesanteur, au moins aurai-je la satisfaction d'essuyer vos larmes, d'en adoucir l'amertume, d'encourager votre patience et votre résignation à la volonté de Dieu, en vous rappellant les destinées éternelles qui vous attendent dans le séjour du bonheur et de l'immortalité. Infirmes, malades, vous que la mort couvre de son ombre, au premier avis, sur le simple soupçon de votre infirmité, vous me verrez voler auprès de vous, pour vous porter des paroles de consolation, vous disposer à recevoir saintement les sacremens de l'Eglise, vous fortifier contre les assauts et les terreurs de l'ennemi de votre salut, vous rassurer contre les justes et salutaires frayeurs des jugemens de Dieu,

et vous aider à mourir en paix dans le Seigneur.... Enfin, M. T. C. F., de quelque nature que puissent être vos besoins, je vous déclare ici hautement, que, tout à tous, il n'est aucun genre de moyens que je ne saisisse avec empressement de vous être utile; c'est la seule jouissance que je puisse me permettre. A l'exemple de l'apôtre, infirme avec les infirmes, foible avec les foibles, fort avec les forts, tous les instans de ma vie seront consacrés à vous gagner à J. C. Travaux, veilles, sollicitude continuelle, rien ne me coûtera, dès qu'il s'agira de remplir une si haute et si sublime destination. Je ne vous offre d'autre garant de ma parole, d'autre gage de ma protestation, que le tendre attachement que vous m'avez marqué; oui, M. T. C. F., toujours présent à mon esprit, gravé profondément dans mon cœur par la main de l'amitié et de la reconnoissance, le grand intérêt que vous avez pris à ma conservation, sera la seule règle de mes démarches, la seule mesure de ma vigilance et de mon activité.

Je finis, M. T. C. F., et je vous invite à faire avec moi les vœux les plus ardens et les plus sincères pour la prospérité publique : puissions-nous enfin voir renaître et régner parmi nous l'ordre et la paix, et passer des jours tranquilles et heureux ! puissions-nous voir s'accroître et se fortifier l'amour de la patrie, le respect pour les mœurs, l'attachement à la religion ! puissent nos exemples toucher nos frères séparés, les ramener à des sentimens plus raisonnables, et à des procédés plus pacifiques; puisse la charité nous unir si étroitement sur la terre, que nous méritions d'être consommé dans l'unité, avec le Père, le Fils, et le Saint Esprit. Ainsi-soit-il.